

UNE VOLONTE IRRESISTIBLE

John Mac Kensie était d'une timidité malade. Non seulement il rougissait lorsqu'il voyait une jolie femme, il paniquait lorsque son patron s'adressait à lui, mais il était incapable de dire non à qui que ce soit.

Au premier mendiant venu, il aurait pu donner la totalité de son portefeuille si celui-ci lui avait demandé. Ses supérieurs et collègues de l'International City Bank, où il occupait un modeste emploi de comptable, s'en étaient vite aperçus. Depuis dix ans qu'il occupait son humble fonction, son salaire n'avait jamais augmenté ; c'était toujours lui qui préparait le thé et l'apportait à tous les employés ; c'était lui qui prenait ses congés aux dates les moins favorables ; lui qui tous les week-ends, faisait à domicile le travail que ses collègues n'avaient pas voulu faire pendant la semaine.

Un de ses cousins qui l'aimait bien lui avait conseillé de faire une thérapie, mais la perspective de se dévoiler à un inconnu l'affolait.

Un soir, après le travail, alors qu'il se dirigeait vers la station de métro de Piccadilly Circus, plongé dans son journal pour éviter le regard des passants, il s'égara. Il se retrouva soudain dans une petite rue qu'il ne connaissait pas. Aucun passant dans cette ruelle, aucun commerce, à l'exception d'une échoppe de brocante. Arrivé à la hauteur de celle-ci, un homme en sortit, visiblement le propriétaire, car le magasin était vide.

- Entrez, John, dit celui-ci.

John, étonné, le dévisagea. Il ne l'avait jamais vu. Il était difficile de lui donner un âge, peut-être quarante ou cinquante ans, de taille moyenne, le visage très mince et pâle, souligné par une barbe très noire, taillée en pointe sous le menton. Il était vêtu d'une sorte de redingote, elle aussi noire et brillante. La seule touche de couleur était une lavallière de satin ou de soie rouge.

- Comment savez-vous mon nom ? bredouilla John à l'adresse de l'inconnu.

Ce dernier se mit à rire, rire que John reconnut immédiatement.¹

- Mais, vous, vous, vous êtes le ... bêla-t-il.

- Et oui, John, je suis le diable, allez entre ! et il le poussa à l'intérieur de la boutique.

¹ Le rire satanique présente, en effet, la particularité exceptionnelle de flanquer une trouille monstrueuse à ceux qui l'entendent, mais aussi d'ouvrir l'intellect des esprits les plus obtus qui comprennent immédiatement à qui ils ont affaire. Le Diable a préféré ce système très économique plutôt que des cartes de visite, compte tenu du nombre de prospects qu'il doit rencontrer journalièrement.

- Mais que me voulez-vous ? Je n'ai jamais rien fait de mal de ma vie, chevrota John dont les dents s'entrechoquaient plus vite et plus fort que des castagnettes andalouses.
- C'est justement pour cela que tu m'intéresses. Dis-moi, John, es-tu heureux ?
- Je pense que oui.
- menteur. Tu as peur de tout le monde, tu te plies à la volonté des autres, tu es exploité. A trente-cinq ans, toujours puceau, tu n'as même pas le courage de suivre la moindre prostituée, ni même de les regarder. C'est une vie ça. ?
- Ben oui, je crois.
- Imbécile tu n'as qu'une vie et tu la gâches. Il te suffirait d'un rien pour que ce soit toi qui impose ta volonté. Tu pourrais tout avoir, argent, femmes, et même pouvoir si tu y tiens, mais d'habitude, seuls les imbéciles ou les Enarques (ce qui revient au même) recherchent le pouvoir. Ta confiance en toi sera sans limite, ta conversation brillante, et il te suffira de penser à quelque chose pour que celle-ci se réalise immédiatement.

John qui était loin d'être bête demanda :

- Je présume qu'il y a une contrepartie, vous n'avez pas tellement la réputation d'être philanthrope.
- Bien deviné ! Le contrat classique : je t'accorde tout ce dont je t'ai parlé et après une longue vie saine et agréable, tu viens chez moi plutôt que chez le concurrent. Je dois d'ailleurs te dire que ce sera plus agréable de faire la fête chez moi avec des filles de mauvaise vie, que de jouer éternellement de l'harmonium sur un cumulo-nimbus en chantant des niaiseries. Personnellement je préférerais le grégorien aux fadaises qu'ils fredonnent actuellement. Mais c'est la mode, ça leur passera sûrement.
- Chez nous, continua-t-il, tu peux trouver tous les genres : Musette, Sixties, Disco, on a même des coins Technos pour les sourdingues qui aiment ça, mais j'interdis le rap. J'ai beau avoir tout entendu dans mon existence, cela me rappelle trop les bêtises des Néandertaliens. Mais, je parle et on perd du temps. J'ai déjà préparé les contrats en trois exemplaires. J'ai déjà signé. A ton tour !
- Avec mon sang, je présume ?
- C'est fini depuis longtemps, John, on n'est plus au moyen âge, tiens, j'ai un Mont-Blanc, tu pourras le garder après.
- Je peux vraiment demander n'importe quoi ?
- Tout ce que tu veux, tu l'auras immédiatement. Fais un essai !
- Je voudrais être assis maintenant dans un confortable fauteuil Chesterfield, et qu'un ours blanc me serve une tasse de thé, avec des scones.
- Monsieur, veut-il un nuage de lait ? Demanda l'ours en approchant le plateau.
- Oui, je veux bien, répondit John, machinalement. Mais ça marche !
- Je te l'avais dit, tout, absolument tout ce que tu voudras, tu l'auras immédiatement. Tes désirs seront des ordres.

- Bien, mais y a-t-il un délai de réflexion, une clause de renonciation dans les huit jours, etc. ? Le classique, quoi !
- Ecoute, John, ma maison existe depuis des millénaires, notre réputation est sans faille, aucun client ne s'est jamais plaint, on n'a vraiment pas besoin de ça. Allez signe. Si tu signes tout de suite, je t'offre en prime une Ferrari F50 GT. Regarde, elle vient d'arriver devant le magasin.
- Ma parole, c'est vrai.
- Tiens, voilà les clefs et les papiers. En plus, je te mets dedans pour te dépuceler ce soir, une star du porno. Alors, tu signes ?

Après avoir regardé en rougissant la splendide créature dont le vison entrouvert laissait apparaître un décolleté vertigineux, John arracha le stylo des mains du Diable et signa à toute vitesse.

- Pas si vite, tu oublies tes initiales en bas de chaque page. Bien, c'est fait. Prends ton exemplaire, tes clefs et les papiers de la voiture, et bonne chance. Et n'oublie pas tous tes désirs sont des ordres, ils seront exaucés immédiatement !

John, qui ne s'était jamais senti aussi bien, sortit du magasin et ouvrit la porte de la voiture. Le N° 5 de Chanel lui sauta au visage tandis que la blonde lui souriait d'un air pervers.

- Alors chéri, c'est quoi ton petit nom ?
- Mon nom c'est mes oignons, tu le sauras peut-être si je suis satisfait de toi cette nuit. Allez, on démarre, je n'ai pas que ça à faire.

Et John démarra sur les chapeaux de roue en direction du Hilton. Quelques minutes plus tard, il jeta les clefs au chasseur et s'engouffra dans le hall.

- Allez poupée, rends toi utile, prends-nous la meilleure suite et paye d'avance, j'ai horreur de faire des dettes.
- J'ai juste mon vison sur moi, je n'ai même pas pris de sac. C'était si soudain.
- Pas de problème ! Jeune homme, la meilleure suite pour nous deux ! Elle est offerte par la direction, dit John au réceptionniste.
- Bien sûr, Monsieur, la direction est trop heureuse de vous accueillir. Chasseur, conduisez Madame et Monsieur dans la suite Royale.

En se retournant John aperçut cinq hommes qui regardaient sa compagne avec un air d'envie.

- Allez au diable, voyeurs ! Elle n'est pas pour vous.

Ils disparurent aussitôt dans un nuage de soufre, tandis que John entendait distinctement le rire diabolique suivi de :

- Oh, Merci, John. C'est trop aimable de m'envoyer des clients.
- Mais qu'ai-je fait ? s'exclama John. J'ai tué cinq hommes. Oh, je voudrais mourir.
- Les désirs de Monsieur sont des ordres. s'écria le réceptionniste en lui déchargeant dans la tête, la totalité du barillet de son revolver.